

Paul Veyne et Guy Dhoquois : « Science » historique et projets d'historiens

Pierre Michel Grenon

Volume 28, Number 2, septembre 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303351ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303351ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Grenon, P. M. (1974). Paul Veyne et Guy Dhoquois : « Science » historique et projets d'historiens. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(2), 259–269. <https://doi.org/10.7202/303351ar>

II

PAUL VEYNE ET GUY DHOQUOIS: "SCIENCE" HISTORIQUE ET PROJETS D'HISTORIENS

A l'origine de cette note, l'invitation que me fit la RHAF à faire deux recensions, la première, du livre de Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire* et la seconde de celui de Guy Dhoquois, *Pour l'Histoire*. Le hasard, en quelque sorte, me les ayant ainsi fait relire à la suite, je me suis trouvé entraîné, presque malgré moi, dans une direction quelque peu différente de celle qui est habituellement empruntée par l'auteur d'un compte rendu. Il se trouve en effet que ces deux livres mettent en cause, chacun à sa façon, la définition même du métier d'historien universitaire, du moins tel qu'il se pratique sous nos cieux, ainsi que ses rapports avec la "science": moyen, m'a-t-il semblé, d'ajouter une dimension supplémentaire aux "questions de méthode" que la RHAF a contribué à remettre à l'ordre du jour parmi les historiens québécois. Mais je reviendrai là-dessus tantôt: voyons d'abord ces deux ouvrages.

Il ne s'agit pas, en un mot, de confondre l'être et le connaître; les sciences humaines existent bel et bien (ou du moins celles d'entre elles qui méritent vraiment le nom de science) et une physique de l'homme est l'espoir de notre siècle, comme la physique a été celui du XVI^e siècle. Mais l'histoire n'est pas cette science et ne le sera jamais; si elle sait être hardie, elle a des possibilités de renouvellement indéfinies, mais dans une autre direction.

L'histoire n'est pas une science et n'a pas beaucoup à attendre des sciences; elle n'explique pas et n'a pas de méthode; mieux encore, l'histoire, dont on parle beaucoup depuis deux siècles, n'existe pas.¹

Ainsi parle Paul Veyne. Qu'est-ce à dire? D'abord, que l'histoire n'est "rien qu'un récit", quoique un récit "véridique" — autrement dit, "un roman vrai": car "le vécu tel qu'il ressort

¹ P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire: essai d'épistémologie* (Paris, Editions du Seuil, 1971), 9-10.

des mains de l'historien n'est pas celui des acteurs; c'est une narration..."² Or, on raconte une guerre, on ne raconte pas le phénomène-guerre; on raconte la chute de tel corps, on ne raconte pas la loi de la chute du corps. Donc l'histoire ne découvre pas de lois, donc l'histoire n'est pas une science, donc il n'y a pas de méthode historique. La muse de l'histoire n'habite pas du côté de la science, mais du côté de la critique.

Ensuite: "l'histoire" n'étant pas science mais récit, il est impossible de soutenir que l'objet de l'histoire soit l'*Histoire*. Au contraire, l'Histoire n'existe pas: cet objet a été fabriqué par des gens qui n'ont pas compris ce que c'est que raconter. D'abord, la série d'événements que l'historien arrime tant bien que mal est inévitablement *lacunaire*. En outre, le nombre de séries est pratiquement illimité. On peut raconter un incident diplomatique, mais on peut aussi raconter l'histoire des jeux et des sports: va-t-on réserver le "noble nom d'histoire" au premier et le refuser à l'autre? Et si, dans le domaine du racontable, il n'y a que des "histoire de...", il faut conclure que "tout est historique, donc l'Histoire n'existe pas".³ Non pas que tout soit chaos ici bas: on peut découper une série d'événements, on peut raconter une "histoire de..." parce qu'il y a parmi ces événements "une organisation naturelle", une *intrigue*. Mais avant de conclure qu'il doit exister une intrigue des intrigues, l'Histoire, il faudrait pouvoir la trouver; pour cela, il faudrait pouvoir couvrir la totalité des "histoires de..." ce qui est manifestement impossible: "Les historiens racontent des intrigues, qui sont comme autant d'itinéraires qu'ils tracent à leur guise à travers le très objectif champ événementiel (lequel est divisible à l'infini et n'est pas composé d'atomes événementiels); aucun historien ne décrit la totalité de ce champ, car un itinéraire doit choisir et ne peut passer partout; aucun de ces itinéraires n'est le vrai, n'est l'Histoire."⁴

L'écriture historique est une activité intellectuelle. Autre faux problème, d'ailleurs, que de voir en elle une dangereuse chimie de l'intellect; elle dévalorise plutôt, elle dépassionne. Mais l'histoire ne contient-elle pas *l'explication* de l'intrigue? "L'histoire, dit-on souvent, ne saurait se contenter d'être un récit; elle explique aussi, ou plutôt elle doit expliquer. C'est avouer qu'en fait elle n'explique pas toujours et qu'elle peut se permettre de ne pas expliquer sans cesser d'être l'histoire; par exemple, quand elle se contente de faire connaître l'existence, au troisième

² *Ibid.*, 14.

³ *Ibid.*, 26.

⁴ *Ibid.*, 51.

millénaire, de quelque empire oriental dont nous ne savons plus guère que le nom.⁵ "Explication", "cause", des mots qui ne sont pas chez-eux, dans l'œuvre historique : elle gravite entre la bande dessinée et le roman psychologique. En histoire, autrement dit, "expliquer plus c'est raconter mieux".⁶ Les marxistes, en particulier, ont bien tort de privilégier certaines "causes", puisqu'il est clair, par tout ce qui précède, que "l'histoire n'a pas de profondeur".⁷ Evidemment, le narrateur est soumis, comme tout le monde, aux règles de la logique : ni plus, ni moins. Alors, que deviennent ses "théories", ses "types" et ses "concepts" ? Ce ne sont que "des résumés d'intrigue tout prêts".⁸

L'image que l'on a de l'historien, l'image que beaucoup d'historiens ont d'eux-mêmes *ex post facto*, est donc fautive : l'historien n'écrit pas par devoir scientifique, a fortiori pas par devoir politique. Il écrit pour son plaisir, parce qu'il est victime d'un "virus", celui du "savoir pour savoir" : "La nature de l'intérêt proprement historique se déduit de l'essence de l'histoire. Celle-ci raconte ce qui a eu lieu pour la seule raison que cela a eu lieu ; elle ignore donc deux centres d'intérêt, les valeurs et les exemples..."⁹

Fort bien. Cet argument ne peut laisser personne indifférent. Evidemment, on peut poser des questions. Et d'abord celle-ci : inoffensif, le livre d'histoire ? En fait, même si l'historien arrivait à se barricader dans son récit, *ce qu'il raconte* n'est pas la chute d'une pomme, et on peut faire marcher bien du monde avec les "leçons de l'histoire" : nous autres, Québécois, en savons quelque chose. Mais on gagnerait peu à couvrir les marges de ce livre de points d'interrogation, car il n'en demeure pas moins *intéressant*, pour reprendre une expression qui y occupe une place d'honneur.

Notons d'abord que Veyne met en question, radicalement, la dimension "scientifique" de la connaissance historique. Quoi que l'on puisse penser de ses syllogismes, ils ont au moins le mérite de nous rappeler que l'unanimité est loin d'être faite autour de la question de l'histoire comme *connaissance*. Sommes-nous même sûrs de ce que nous voulons connaître ? Veyne s'interroge surtout sur les rapports de notre métier avec les "sciences huma-

⁵ *Ibid.*, 111.

⁶ *Ibid.*, 119.

⁷ *Ibid.*, 130.

⁸ *Ibid.*, 151.

⁹ *Ibid.*, 70. Voir aussi 81-82.

nes": il faut bien dire que, sur ce chapitre, l'historien universitaire n'a pas la vie facile, ces temps-ci. Ou bien il occupe tout le champ des "sciences humaines", et alors il rencontre sur son chemin des compétiteurs toujours plus féroces, ou méprisants (démographes, économistes, "politologues", linguistes... sans oublier les sociologues, auxquels Veyne fait un procès qui sent le bûcher) ou bien il se figole un objet à lui tout seul... qui lui échappe constamment. Limitera-t-il ses ambitions ? Il retrouve au premier tournant les compétiteurs de tantôt, et s'il s'acharne dans cette voie, il en est bientôt réduit à ce qui n'intéresse personne : histoire diplomatique, par exemple — les "relations internationales" étant revendiquées par la "science politique". Il lui reste toujours la voie mystique : va pour "l'histoire totale". Mais où est-elle, au juste ? Car il ne suffit pas de constater que le tout est plus grand que ses parties. Paul Veyne aura au moins osé se laver les mains de toute l'entreprise. Le métier d'historien, dit-il, c'est de raconter, *punkt* : il n'a rien à voir avec les sciences, a fortiori avec les "sciences humaines". Honneur à celui par qui le scandale arrive.

Mais il y a plus : Paul Veyne ramène la question, "Qu'est-ce que la production historique ?" à l'échelle humaine, l'échelle de ses producteurs. J'écris, dit-il, pour mon plaisir, et nullement par devoir. Ce faisant, il brouille une distinction que l'on veut trop rapidement claire : celle entre l'histoire comme connaissance et l'histoire comme *idéologie*. Et de proche en proche, c'est toute l'idéologie universitaire qu'il met en cause. Michel de Certeau a montré comment la distance que Paul Veyne prend, par rapport aux fonctions que différentes générations d'historiens modernes ont accepté d'assumer, bouleverse ce qu'on appelle justement une *discipline* : "C'est une révolution, écrit M. de Certeau, que d'installer le plaisir comme règle, là où ont régné tour à tour la "mission" et le fonctionnariat politique de l'historien, puis la "vocation" mise au service d'une "vérité" sociale, enfin la loi technocratique des institutions du savoir."¹⁰ De Certeau affirme par ailleurs que Veyne "baroque" bien inutilement une épistémologie dépassée, et que de nouveaux travaux théoriques permettent de justifier son seul "vouloir savoir". Peut-être bien. Mais retenons pour l'instant, derrière la querelle sur l'*objet*, l'écho "révolutionnaire" de la part du *projet*.

Il y a dans ce livre une autre chose. Appelons-là par son nom : l'antimarxisme. Et ici, impossible de ne pas poser de

¹⁰ M. de Certeau, "Une épistémologie de transition : Paul Veyne et l'histoire", *Annales e.s.c.*, 27, 6 (nov. - déc., 1972) : 1325.

questions. "Ou bien le rapport entre l'économique et le social est saisissable dans les faits et la théorie matérialiste devient inutile, ou bien il n'est pas compréhensible et la théorie est une mystique."¹¹ Qu'est-ce que c'est que ça ? De quel "saisissable" s'agit-il ? De quels "faits" ? Il suffit donc de regarder pour comprendre ? Mais regarder quoi ? Il a beau jeu à montrer la fragilité du concept de "despotisme éclairé" : dans le matérialisme historique, *concept* ne renvoie pas d'abord à "despotisme éclairé", mais à "mode de production". Et si ce concept est inadéquat, Paul Veyne ne nous a pas montré pourquoi. Pareillement, on n'a pas enterré le marxisme en soutenant qu'il n'y a pas de "loi" en histoire, au sens où une "loi" en physique nous permet de prévoir ce qui va arriver à un corps qui tombe : mais dans une société, y a-t-il, ou n'y a-t-il pas, des *rapports nécessaires* ? Mais passons.

Passons justement au livre de Guy Dhoquois, *Pour l'Histoire*.¹²

La question que se pose d'abord Dhoquois n'est pas : "Qu'est-ce que l'histoire?", mais : "Qu'est-ce que l'Histoire?". L'Histoire, répond-il en substance, c'est l'évolution et la succession des modes de production. L'histoire, c'est donc l'étude de ce mouvement continu. L'histoire? Plutôt, la *sociologie historique*, dimension *ad hoc* du matérialisme historique. Evidemment, pour "voir" cela, il faut savoir où chercher, il faut savoir déchirer le voile. Aujourd'hui, surtout ; car l'orientation récente de l'Histoire, à l'échelle planétaire, donc à l'Est comme à l'Ouest, vers le capitalisme d'Etat, donne lieu à la construction d'une idéologie particulièrement pernicieuse : la "structuralo-marxisme".

Etre "pour l'Histoire", c'est donc, tout à la fois, démystifier le capitalisme d'Etat et son idéologie, et retrouver la juste voie marxiste, qui nous fournit à la fois une épistémologie et une théorie de la praxis. Dans cette entreprise, il ne faut pas s'adresser aux philosophes qui se prétendent marxistes, car "il n'y a pas de philosophes marxistes ; ou bien ils ne sont pas philosophes, ou bien ils ne sont pas marxistes, ou bien ils ne sont ni l'un ni l'autre."¹³ Il ne faut pas oublier que le marxisme est à la fois science et idéologie. Ni oublier qu'on n'a jamais prouvé le mouvement qu'en marchant.

¹¹ Veyne, *op.cit.*, 135.

¹² G. Dhoquois, *Pour l'Histoire* (Paris, Anthropos, 1971).

¹³ *Ibid.*, 18.

Mais par où commencer? Par le concept de mode de production, "concept de base, à la manière du corps simple dans la chimie de Mendeleïev. Il n'y a d'histoire que des modes de production.¹⁴" Attention, cependant: il y a concept, et concept — "les concepts marxistes sont des "abstrait réels", c'est-à-dire qu'ils prétendent être adéquats, dans la mesure du possible, à une réalité cachée. Celle-ci étant rationnelle, la déduction peut la reconstituer.¹⁵" (Autrement dit, ni Max Weber... ni Althusser). Et qu'est-ce qu'un *mode de production*? C'est "une articulation de forces productives et de rapports de production telle que dans sa définition la plus simple elle comporte une structure qu'on ne retrouve dans aucune autre articulation de forces productives et de rapports de production".¹⁶ *Forces productives*, c'est-à-dire, "le travail matériellement productif... effectué par des travailleurs distribués à leur poste de travail, à l'aide très généralement d'outils, en dépensant de l'énergie", *rapports de production*, qui consistent dans "les rapports entre êtres humains pour le fonctionnement des forces productives, c'est-à-dire dans la circulation de l'information considérée comme adéquate à ce fonctionnement, information dont la forme élémentaire est donnée par la circulation simple des biens. Ils consistent donc dans le travail improductif.¹⁷" Au concept de mode de production et à ses éléments, il convient d'ajouter celui de *système économique et social*, qui indique une situation où un mode de production est accompagné de formes atrophiées d'autres modes de production; celui de *formation économique-sociale*, qui désigne "strictement une articulation de deux ou plusieurs modes de production, pleinement constitués au moins au niveau de leurs lignes générales, à celui des forces productives comme à celui des rapports de production";¹⁸ celui de *société*, concept empirique se rapportant au problème concret; enfin, celui de *classes sociales* (et ici, l'auteur "adopte entièrement la définition de Lénine").¹⁹

Armé de ces concepts, les uns empiriques et les autres théoriques, on peut fonder enfin une histoire scientifique. Car l'histoire ne deviendra science qu'à ce prix: elle doit cesser d'être *histoire historisante*, "qui ne se donne pas les moyens d'interpréter rigoureusement les faits qu'elle collecte avec patience"

¹⁴ *Ibid.*, 37.

¹⁵ *Ibid.*, 39.

¹⁶ *Ibid.*, 39.

¹⁷ *Ibid.*, 40.

¹⁸ *Ibid.*, 43.

¹⁹ *Ibid.*, 37.

pour viser la *totalité historique* "toujours en grande partie inconnue et qu'il faut toujours viser, au prix du doute méthodique, de l'ouverture des structures, du renoncement au modèle de scientificité offert par les sciences de la nature".²⁰

Cette science des totalités historiques s'appellera donc sociologie historique :

La science des totalités historiques, c'est la sociologie historique qui se constitue en théorie de la praxis. Sa base empirique lui est donnée par l'histoire historisante remaniée, systématisée par l'histoire comparative et par les autres sciences humaines, débarrassées de leurs préjugés anti-historiques, ramenées à leurs justes prétentions, l'élaboration du corpus empirique (au sens large) de la sociologie historique. Il n'y a de ce point de vue de théorie possible que dans la sociologie historique. Celle-ci est à proprement parler la science de l'Homme. Fonder définitivement celle-ci exige de revenir à ses fondateurs, depuis lesquels elle n'a guère progressé, K. Marx et F. Engels.²¹

La sociologie historique est inséparable du marxisme, lequel se confond avec la vraie science, puisque "le matérialisme historique et dialectique occupe *tout* le terrain de la connaissance du deuxième genre, la connaissance scientifique."²²

En conclusion :

Tout se passe comme si l'Histoire partie de Marx revenait, après une spirale, à Marx, comme si nous devions nous retremper dans sa pensée et dans le prototype de toutes les Révolutions prolétariennes, la Commune de Paris, pour faire progresser cette pensée et réinventer cet exemple.²³

Dans ce livre, beaucoup de fil blanc. Dhoquois a lu, il cite Finley, Vidal-Naquet, Vernant, Le Goff, Soboul, Vilar... Pourtant... il y a fil blanc et fil blanc. Ainsi, dans son chapitre sur le communisme primitif, sa tentative de réconcilier Darwin, Engels et Freud (car au commencement des commencements était le meurtre du père). Evidemment, s'il s'agit de l'Homme, je n'ai rien à redire ; mais je rêve en secret à un nouveau Laplace, qui n'aurait pas besoin de cette hypothèse-là. Pareillement, je veux bien m'incliner devant cet ange gardien de l'Homme qui a nom Dialectique, mais de là à saluer en Staline une réincarnation

²⁰ *Ibid.*, 243-244.

²¹ *Ibid.*, 244.

²² *Ibid.*, 312.

²³ *Ibid.*, 323.

d'Yvan le Terrible... "Quand donc les marxistes appliqueront-ils la raison dialectique à leurs analyses politiques et admettront-ils que le nouveau puisse être aussi de l'ancien?"²⁴ Soit; et j'admets que certaines portes ouvertes ont besoin d'être périodiquement enfoncées. Je ne bronche même pas devant: "La raison humaine a comme fondement les échanges entre les hommes."²⁵ Mais qu'il y ait une ligne droite à tracer, de la Grèce antique à la révolution industrielle...²⁶ Tout, disait la pataphysique, est dans tout, et réciproquement.

Je disais qu'il a beaucoup lu. En fait, dès qu'il sort de son domaine — l'Antiquité proche-orientale — c'est même le premier reproche que je serais tenté de lui faire. Ses pages sur la période moderne sont d'un éclectisme à toute épreuve.²⁷ Quand il arrive au socialisme, l'éclectisme se fait un peu plus sélectif, mais le résultat est le même.

Dans ce livre de combat politique, l'ennemi est plus souvent de gauche que de droite: il en veut surtout aux althussériens. Là-dessus, discutons un peu. Sa définition du "mode de production", pour contredire Althusser, nous ramène à la bonne vieille "base" d'antan, composée ici de deux "niveaux" bien démarqués. Et nous revoilà en train de discuter gravement pour savoir si telle ou telle catégorie de producteurs se situe "au niveau" des forces productives ou "au niveau" des rapports de production. Au moins Althusser aura-t-il eu le mérite de nous rappeler qu'il n'est pas de production sans reproduction. Et d'ailleurs, où est, chez Dhoquois, la définition de la superstructure? A peine un mot en passant, ici et là.²⁸ De toute manière, ce débat finit par lasser. "Base" — cum — quelque chose, ou "tout-complexe-à-dominante", on pourra s'envoyer des concepts à la figure pour l'éternité: le fait est que l'on est en train de passer le plus clair de son temps à s'interroger sur la théorie de comment on fait des théories. Il fallait sans doute y revenir: mais du fond de ma province, je murmure, *Enough is enough*.

Dhoquois a raison, par ailleurs, de nous rappeler que le marxisme est *aussi* une idéologie. Mais à quoi sert-il de proclamer, sans s'expliquer sur le sens des mots, que "l'empirisme est de

²⁴ *Ibid.*, 76, note 21.

²⁵ *Ibid.*, 97.

²⁶ *Ibid.*, 118.

²⁷ Ce qui ne l'empêche pas de trancher d'un coup sec le nœud gordien des Ordres et des Classes. *Ibid.*, 143-144.

²⁸ *Ibid.*, 27, note 73.

l'idéalisme", quand nous savons tous que c'est plus compliqué que ça? ²⁹ Des questions au moins aussi importantes sont à peine effleurées: celle de la "transition", par exemple.³⁰ Quant à la définition léniniste des classes sociales, elle débouche sur de sérieux problèmes d'analyse, et il n'est pas suffisant de proclamer qu'on l'"adopte entièrement", quand on a l'intention de "fonder définitivement la sociologie historique".

Evidemment, il n'est pas facile d'être historien marxiste. Ce métier, s'il existe, recèle bien des contradictions, dont la dernière n'est pas "scientifique", et n'est d'ailleurs pas propre à la recherche historique. Le livre de Guy Dhoquois nous fait toucher du doigt un problème dont on ne discute pas beaucoup: quand il parle en philosophe pour détruire la philosophie, quand il parle en universitaire pour condamner l'université bourgeoise, à qui "l'universitaire marxiste" parle-t-il, sinon d'abord à ses collègues?

De toute manière, si Dhoquois s'est posé cette question, il a l'air d'y avoir répondu. Son livre s'inscrit dans une *action*, dont le but est, ni plus ni moins, de "réinventer le projet socialiste".³¹ Ce qui me ramène à mon propos initial.

Tout cela est bien loin du "roman vrai"; la démarche est même diamétralement opposée. Pourtant le livre de Dhoquois, malgré ses nombreuses faiblesses, nous ramène aux questions de tantôt.

Et d'abord, à la définition de notre métier: Veyne travaille pour son plaisir, Dhoquois pour faire la Révolution. Ainsi, ils attaquent tout les deux un élément fondamental de l'idéologie universitaire, qui s'appelle, dans la convention collective de travail de l'Université dans laquelle j'enseigne présentement, le "service à la collectivité"... Ensuite, à nos rapports avec la "science": car ils s'entendent également pour tourner le dos à nos fanions scientifiques, eux aussi éléments indispensables de notre décor universitaire. Le premier n'emploie le mot que pour en restreindre l'emploi aux sciences naturelles; quant au second, il lui donne un sens totalement incompatible avec son acception courante dans l'Université actuelle.

L'histoire est particulièrement vulnérable à cette sorte de contestation. Car, il faut bien l'avouer, le statut de la "connais-

²⁹ *Ibid.*, 25, note 45.

³⁰ *Ibid.*, 43.

³¹ *Ibid.*, 234.

sance historique" est loin d'être clair aujourd'hui. Il ne l'est pas, d'abord, en tant que *connaissance* : le regain d'intérêt pour l'épistémologie aura contribué, là-dessus, à nous rappeler la fragilité de nos prétentions... même si la distinction science/idéologie repose souvent (et pas seulement dans sa version marxiste) sur l'épaisseur d'un syllogisme en barbara. Il ne l'est pas non plus comme connaissance *historique* : l'ambiguïté de nos rapports avec les "sciences humaines" devrait nous le rappeler.

Sur ce dernier chapitre, ils font preuve d'une égale intolérance : car le point faible est là, le continuel va-et-vient dans les deux sens en témoigne. Jadis, c'étaient plutôt les historiens qui émigraient vers les terres nouvelles, notamment le continent-économique et le continent-sociologie. Depuis quelques temps, des défections spectaculaires se font dans l'autre sens. Peut-être l'histoire universitaire est-elle le lieu d'une contradiction majeure de l'appareil universitaire moderne. Peut-être Veyne et Dhoquois annoncent-ils la fin des compromis et des équilibres plus ou moins fragiles qui durent tant bien que mal depuis que l'histoire et les "sciences humaines" se côtoient dans l'Université moderne.

Demandons-nous pourtant à quoi riment leurs scandaleux projets. Ce que Veyne nous propose, au fond, c'est de faire carrément machine arrière, de revenir à une conception de l'histoire telle qu'on la défendait encore quelquefois au XIX^e siècle. Il arrive, de nos jours, qu'un gentleman parle des fréquentations de Clio avec ces vulgaires mesureurs bourgeois — économistes, sociologues, etc., comme d'un manque de tenue ; mais les gentlemen se font rares, et il est permis de douter que de nombreux historiens acceptent de suivre la voie que Veyne leur indique. Et celle de Dhoquois ? Dans ce cas, c'est toute la structure qu'il faudrait dissoudre, pêle-mêle histoire, sociologie, et le reste, pour la remplacer par une organisation nouvelle. Et en effet, dans l'optique du matérialisme historique, il n'y a pas de place pour le travail en miettes que les frontières actuelles entre histoire, sociologie, sciences politiques, etc., rendent obligatoire. Mais ce grand bond en avant ne dépend pas, en dernière analyse, de l'Université.

Serait-on en train d'assister à un début de polarisation, au moins dans ce secteur névralgique qu'est l'histoire, en deux races bien distinctes d'universitaires, les aristocrates et les révolutionnaires ? Je ne le pense pas. Il est plus probable que nous assistons

à la naissance de nouvelles marginalités, comme en a toujours connues l'Université libérale, et que celle-ci réussira à garder la majorité des historiens dans sa version du droit chemin.

Au moins ces deux livres en auront-ils peut-être inquiété quelques-uns. Car rien n'est plus rare qu'un universitaire inquiet : tout conspire contre son inquiétude. (Et il ne faut pas confondre inquiétude et fébrilité.) Derrière les "questions de méthode", il y a cette autre question : pourquoi, au fond, travaillons-nous ? Veyne et Dhoquois, en tout cas, le savent.

Université du Québec à Montréal

PIERRE MICHEL GRENON